

Matthieu 15, 21-28 : la foi victorieuse

De l'évangile que nous avons entendu tout à l'heure, j'aimerais reprendre deux versets comme base de notre méditation :

"Et voici qu'une Cananéenne vint de là et elle se mit à crier : "Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David ! Ma fille est cruellement tourmentée par un démon."

Mais Jésus ne lui répondit pas un mot."

Chers amis, que se passe-t-il donc dans ce récit ? A une femme qui lui crie sa douleur de mère, Jésus ne répond que par... son silence. Jésus ne lui dit rien, ne semble vouloir rien lui dire ou n'avoir rien à dire, à une mère qui lui fait part de sa souffrance, de sa douleur, de son malheur. Lui qui s'est posé comme le consolateur des affligés, l'apaisement de ceux qui pleurent, le secours des tourmentés, il ne dit rien. Pas même le plus petit mot de sympathie, d'encouragement ; pas le moindre signe d'amitié. Rien ! Rien ! Sinon le silence : la pire des choses. Le refus du dialogue ; l'absence de la présence ou la présence de l'absence. L'attitude de Jésus est pour la moins déroutante. Disons même scandaleuse.

Bien sûr on a souvent cherché ... atténuer ce silence de Jésus ; on a cherché à faire parler ce silence. Pour le meubler, pour excuser Jésus et pour ne pas abîmer la bonne petite image qu'on s'est faite de lui. Et certains par exemple ont pensé que "Jésus se taisait pour tester la foi de cette femme mais dans le fond il savait que tout allait bien tourner."

Mais cette solution, cette excuse, ne fait-elle pas de Jésus un sadique ? Un bourreau qui prolongerait inutilement la douleur d'une mère rien que pour savoir si elle croit de manière orthodoxe ou hétérodoxe.

Mais alors, si ce n'est pas par sadisme, pourquoi Jésus se tait-il ? Pourquoi ne répond-il rien à la détresse d'une mère qui le prie de soulager la souffrance insupportable, le handicap humiliant de son enfant ?

Chers frères et sœurs, le silence de Jésus, ne serait-il pas dû simplement au fait qu'il ne sait pas quoi dire parce qu'il est tellement perplexe, parce qu'il est lui-aussi, comme nous, complètement démuni devant la souffrance, et en particulier devant celle d'une mère pour son enfant ?

Pourquoi ne pas admettre qu'au départ au moins, Jésus n'a pas trouvé un seul mot à dire devant le scandale de la souffrance d'un enfant ? Pourquoi ne pas admettre qu'il a été tellement pleinement homme, tellement proche en humanité de cette femme, qu'il s'est senti lui aussi écrasé par la souffrance et le malheur des autres ? Pourquoi ne pas admettre qu'il n'a pas été une machine à guérison et que parfois devant la douleur il n'a eu rien d'autre à offrir que son silence et son impuissance ?

En admettant cela, nous n'offensons pas la grandeur de Jésus. Il n'en est pas moins grand pour avoir souffert comme nous de nos limites, et de n'avoir

senti n'être que dérision devant le malheur des autres. Au contraire, cette explication du silence de Jésus, nous rend Jésus bien plus proche dans notre questionnement sur le pourquoi de ce scandale de la maladie, bien plus présent dans la solitude de notre souffrance.

Ce silence de Jésus est bien plus respectueux de la dignité de celui qui souffre et de ceux qui souffrent autour de lui que les grands discours moralisateurs de ceux qui croient pouvoir expliquer la souffrance des autres, souffrance qui ne les touche pas et ne les concerne pas, sinon ils garderaient, eux aussi le silence.

Jésus ne lui répondit pas un mot.

Mais la suite du texte nous dit que Jésus accéda à sa demande et l'enfant fut guéri. Mais comment en est-on arrivé à ce formidable retournement de situation ?

"La femme vint se prosterner devant lui : "Seigneur, dit-elle, vient à mon secours" Il lui répondit : "Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens." C'est vrai Seigneur ! reprit-elle ; et justement les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leur maîtres." Alors Jésus lui répondit : "Femme, ta foi est grande ! Qu'il t'arrive comme tu le veux !"

Là encore, la réponse que Jésus donne à l'appel au secours de la femme, peut paraître brutale, mais elle est uniquement motivée par le désir de respecter scrupuleusement le plan de Dieu. Jésus a conscience d'avoir d'abord été envoyé pour les juifs, ensuite pour les païens. C'est pourquoi il lui répond par cette comparaison.

En tout cas, pour cette femme, la réponse de Jésus est une ouverture, une brèche dans laquelle elle s'introduit en rétorquant : "D'accord ! je ne suis pas plus qu'un chiot ; mais qu'est-ce que cela peut bien me faire si je suis quand même dans la maison ? D'accord ! je ne suis ni fils, ni fille, je n'ai pas le droit de me mettre à table, mais je suis sous la table et je profite de ce que les enfants jettent ou laissent tomber !"

Et Jésus est pris à sa propre comparaison. Il est pris parce que cette femme a admis l'élection prioritaire d'Israël mais elle en profite pour faire remarquer à Jésus qu'élection de l'un ne signifie pas nécessairement exclusion de l'autre ; et qu'en se serrant un peu on pourra toujours trouver une place pour tout le monde. Et ces autres pourront au moins partager d'Œs maintenant les miettes de l'élection.

Sans le savoir, elle vient d'ébranler pour toujours la conviction qu'une race, qu'une culture, qu'une piété pourrait être supérieure à une autre et se prévaloir de droits exclusifs. Sans le savoir, elle vient de démontrer à Jésus et à toute personne de bonne volonté que ce n'est pas le critère du sang ou de la religion qui ouvre le chemin vers Dieu et qui donne droit de prendre place à sa table, mais uniquement la foi qui confesse Jésus Christ comme sauveur et seigneur et qui se bat pour que vienne enfin ce Royaume de

justice, d'amour et de paix, où il n'y aura plus de maladie, de larmes, de souffrance et de deuil.

Une païenne-immigrée,, pour que Jésus comprenne cela ! Quelle leçon d'humilité !

Et pour nous, quel est le païen-immigré que Dieu met sur notre route pour que nous comprenions et acceptions enfin sa volonté pour l'humanité ?

Aurons-nous assez d'humilité pour accepter le leçon de foi de la cananéenne et pour réviser nos sentiments d'exclusion et de mépris à l'égard de celui qui n'appartient pas à notre clocher ?